

[Jacques Brenner, « *Le Procès-verbal* de J.M.G. Le Clézio, *La Rencontre des absents* de Boris Schreiber », *Paris-Normandie*, n° 6532, vendredi 18 octobre 1963, [rubrique : « Nous avons lu pour vous »].]

Le Procès-verbal de J.M.G. Le Clézio, *La Rencontre des absents* de Boris Schreiber

Il faudrait étudier dans le domaine littéraire ce que l'on appelle, chez les sociologues, la psychologie de la rumeur. Dans quelles conditions un jeune écrivain amène-t-il les critiques à emboucher la trompette de la renommée ? Eh bien, reprenant un mot de Max Jacob, je dirai qu'il y a deux choses : le « savoir-faire » et le « faire-savoir ». Il convient d'abord d'écrire un livre intéressant, mais il s'agit ensuite que s'organise autour de ce livre une conspiration sympathique.

Je ne crois pas beaucoup aux conspirations du silence : beaucoup d'ouvrages rencontrent l'indifférence, et, souvent, l'on ne peut même pas parler d'indifférence, puisque personne n'a lu ces ouvrages. On les ignore tout simplement. En revanche, il existe des « conspirations de bruit » : par exemple, l'affaire de l'école du Gros-Œil avait été prise en main par des maîtres en matière de publicité.

Nous voudrions dire deux mots aujourd'hui de deux écrivains qui illustrent bien le phénomène que je viens de signaler : MM. J.M.G. Le Clézio et Boris Schreiber.

M. Le Clézio est un jeune homme de vingt-trois ans dont le premier roman s'appelle *Le Procès-Verbal*. Aucun roman, cette saison, n'a été autant commenté. Et c'est très bien, car cet ouvrage ne manque pas de qualités. Mais, ce qui me frappe, c'est qu'on avait commencé de parler du *Procès-Verbal* plusieurs mois avant qu'il ne paraisse en librairie. On vous abordait dans les couloirs des maisons d'édition et dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés, en vous demandant : « Avez-vous lu Le Clézio ? ». Et si vous questionniez à votre tour : « Et vous ? », on vous répondait : « Non, mais il paraît que c'est fameux ». Il faut que je précise tout de suite que je ne veux pas insinuer que M. Le Clézio connaît bien la recette du « faire-savoir ». Ce jeune écrivain est au contraire remarquablement discret. Il vit à Nice, loin des milieux littéraires. Il n'est même pas venu à Paris pour signer son contrat. Son éditeur n'a fait sa connaissance qu'à l'occasion du service de presse, le mois dernier. Alors ? Que s'est-il passé ? Eh bien, il s'est passé que les lecteurs du manuscrit ont beaucoup parlé de lui et que les courriéristes littéraires, dont le métier est d'écouter et non de lire, se trouvaient avoir la tête libre à ce moment, et qu'ils ont prêté attention à ce qu'on leur disait. Pas de lancement particulier : un heureux concours de circonstances. Le résultat est là.

M. Boris Schreiber, lui, n'est pas un débutant. Il a quarante ans et *La Rencontre des absents* est son troisième roman. Les deux précédents, que nous avons signalés quand ils parurent, s'appelaient *Le Droit d'asile* et *Les Heures qui restent*. Aussi complexes et déroutants que l'est aujourd'hui *Le Procès-Verbal*, ils auraient pu recevoir un accueil comparable. Il n'en fut rien. M. Henri Thomas, parlant du *Droit d'asile*, prédit : « La critique, qui fut distraite, retrouvera un jour ce livre extraordinaire ». Peut-être. Remarquons toutefois à ce propos que la « critique » est un mot bien vague : les critiques qui occupaient les plus importants rez-de-chaussée lorsque débuta M. Schreiber ont cédé la place à d'autres. MM. Henriot et Kemp sont morts. Le redoutable M. André Rousseaux a pris sa retraite. Si la critique découvre demain M. Schreiber, ce ne sera pas la critique qui commit, hier, l'erreur de le négliger. Celle-ci avait également ignoré M. Thomas qui n'en n'est pas moins reconnu aujourd'hui comme un des grands écrivains de ce temps.

Tous les critiques vous diront : on ne peut pas tout lire. Et sans doute aurez-vous la tentation de répondre : lisez du moins le meilleur. Mais comment reconnaître le meilleur avant d'avoir tout lu ? Les grands critiques, malgré leurs airs assurés, avancent à l'aveuglette. On est mieux fondé à leur reprocher de porter aux nues des auteurs médiocres que d'en ignorer d'autres que nous aimons. Ils aimeraient peut-être ceux-ci s'ils les lisaient.

MM. Le Clézio et Schreiber ont en commun d'avoir choisi des personnages qui semblent sortir d'un asile psychiatrique. D'ailleurs, Adam Pollo, le héros de M. Le Clézio en sort effectivement et y retournera. Jojo, le héros de M. Schreiber, pourrait bien finir par l'y rejoindre. Pourtant Adam et Jojo

sont très différents : le premier est une espèce de philosophe errant, le second est ce qu'on appelle un innocent.

Ni M. Le Clézio, ni M. Schreiber ne se soucient de la vraisemblance : leur réalisme est poétique. Mais M. Le Clézio nous propose plutôt un essai fragmenté sur une certaine façon de voir le monde, tandis que M. Schreiber nous offre un véritable roman où c'est à travers une histoire cohérente que se fait jour une interrogation sur notre condition.

M. Le Clézio a inventé un truc assez admirable. Et c'est par là que ses débuts pourraient faire penser à ceux d'Albert Camus. Dans *L'Étranger*, Camus avait paradoxalement supprimé du récit à la première personne tout élément subjectif : un narrateur impassible s'adressait à nous. Le sentiment de l'absurde venait de l'absence de toute réaction passionnelle. Meursault semblait un indifférent plus qu'un étranger. Ce qu'a très bien montré M. Sartre dans son étude sur ce livre. En intitulant son premier ouvrage, *Le Procès-Verbal*, M. Le Clézio semble vouloir se référer à Meursault : qui dit procès-verbal, dit rapport subjectif. Mais M. Le Clézio aime autre chose aussi chez Camus : c'est la sensualité, qui semblerait pouvoir s'opposer à l'objectivité. Ici intervient le truc : M. Le Clézio a voulu que son Adam ne soit pas un homme pensant, mais une espèce d'objet « où la conscience de la vie n'est que la connaissance nerveuse de la matière ». Voici la règle du jeu : pas d'idées ni de sentiments, nullement des sensations. La grande réussite du livre, c'est que les êtres et les choses y sont quasiment tangibles. On vous parlera du combat avec le rat ou de la visite au 300 : ce sont en effet de très bons morceaux. Bon. L'écueil c'est qu'il s'agit en effet de morceaux. Et comment M. Le Clézio aurait-il pu construire une histoire basée sur le refus de toutes les conventions sociales ? Il nous montre un révolté qui veut s'en tenir à la vie immédiate. C'est un personnage théorique. D'ailleurs son comportement révèle qu'il ne part pas de zéro. Son regard et tous ses sens ont été éduqués plus qu'il ne croit. Ce faux sauvage ne pouvait être que le héros d'un roman expérimental. Nous le recommandons aux amateurs de curiosités littéraires.

Sans doute peut-on conseiller *La Rencontre des absents* à de plus nombreux lecteurs. A tort ou à raison, on désignera d'entrée les influences littéraires. Les idiots sont nombreux dans le roman contemporain. Non pas les idiots selon Dostoïevski, mais selon Faulkner ou selon M. Steinbeck. En outre, chez M. Schreiber, il s'agit d'un idiot qui, comme chez M. Samuel Beckett, attend Godot ; en l'occurrence un frère aîné, qui le délivrerait de tous ses ennuis et qu'il ne reconnaîtra pas ou qu'il refusera de reconnaître quand il se trouvera en sa présence.

Ce que j'en dis, c'est pour situer le livre. J'ajouterai qu'au misérabilisme à la mode américaine, M. Schreiber joint un sens de l'éblouissement féérique et tendre, à la manière de M. André Dhôtel. Mélange surprenant. A la vérité, M. Schreiber a son nom à lui et mes comparaisons ne lui plairont peut-être qu'à moitié. La préface de M. Henri Thomas propose d'autres manières d'aborder ce livre. En tout cas, il mérite d'être abordé.

Jacques BRENNER